

Pinault Collection

Exposition
Bourse de Commerce
05.03—25.08.25

Corps et âmes

Bienvenue à la Bourse de Commerce — Pinault Collection,

inaugurée le 22 mai 2021, un musée où s'expose la collection constituée par François Pinault depuis plus de cinquante ans. Pour donner à voir et à comprendre l'art de notre temps, à travers le regard du collectionneur, la Bourse de Commerce — Pinault Collection présente des expositions, des événements, des performances, des conférences, des projections... Il y a toujours quelque chose à voir, à entendre, et cela tout au long de l'année.

La Bourse de Commerce propose, pour tous les publics des parcours, des documents pédagogiques, une application d'aide à la visite gratuite et sans téléchargement, et l'attention bienveillante de médiateurs-conférenciers présents dans le musée.

Les visites et ateliers mis en place pour les groupes dans un cadre éducatif (scolaires et périscolaires, étudiants, champ social et accessibilité) reposent sur l'expérience des œuvres et le partage de la pluralité des regards et des discours.

Quelle que soit votre structure, vous êtes les bienvenus pour une exploration de la Bourse de Commerce et des expositions de la Collection Pinault, accompagnés par notre équipe de médiation ou lors d'une visite autonome dont le parcours sera conduit par vos soins.

La Bourse de Commerce est heureuse de vous présenter sa nouvelle exposition intitulée « Corps et âmes ». À l'appui d'une centaine d'œuvres provenant de la Collection Pinault, l'exposition propose une exploration de la représentation du corps dans l'art contemporain.

Sommaire

01.	« Corps et âmes »	04
02.	Les axes pédagogiques	05
	Focus sur Arthur Jafa	05
	Focus sur Ali Cherri	06
	Corps couleurs, codes renversés	08
	Corps en danse, corps en transe	12
	Corps humain, corps divin	16
03.	Pour aller plus loin	21
	Biographies	22
	Ressources pédagogiques	29
04.	Nous avons hâte de vous accueillir	30
	Visites guidées et ateliers	30
	Les tarifs des groupes « éducation »	31
	Informations pratiques	32
	Venir au musée	33

01. « Corps et âmes »

L'exposition « Corps et âmes » s'appuie sur une centaine d'œuvres créées par une quarantaine d'artistes provenant de la Collection Pinault. À travers la peinture, la sculpture, la photographie, la vidéo et le dessin, l'exposition propose une exploration de la représentation du corps dans l'art contemporain.

Les artistes présentés ici font du corps le témoin privilégié d'un art engagé: ils s'emparent de la figure humaine pour pointer les discriminations, en détournant et décentrant les codes de représentation institués pendant des siècles par les carcans de l'histoire de l'art. Les œuvres exposées s'affranchissent aussi de la matérialité corporelle (les formes) pour porter une dimension fantomatique et spirituelle (les énergies) mettant en lumière les liens entre le corps et l'esprit (le corps devenant l'enveloppe, l'incarnation de l'âme).

Sujet privilégié de l'histoire de l'art depuis les premières expressions plastiques de la préhistoire, la représentation du corps humain a connu des transformations majeures au cours de l'histoire: de la Renaissance au 19^e siècle, c'est le canon gréco-romain qui a constitué un référent plastique jugé indépassable. Cette révérence à la mimésis, le fait de représenter fidèlement la nature, à laquelle appartient le corps humain, s'érode avec les peintres de la modernité pour finalement être volontairement brisée par les avant-gardes du 20^e siècle: d'Édouard Manet (1832-1883) à Vincent van Gogh (1853-1890), ces maîtres de la peinture se détachent de la stricte représentation du corps humain pour en proposer des visions subjectives aux formes simplifiées et aux couleurs marquées, comme le pratiquent ensuite le fauvisme et l'expressionnisme, jusqu'à le fragmenter pour mieux en montrer les différentes facettes avec le cubisme. Face à la déshumanisation de la société industrielle, mécanisée et face aux horreurs de la Première Guerre mondiale, ces changements radicaux de représentation sont apparus nécessaires afin d'atteindre une nouvelle spiritualité, ou simplement pour retrouver l'humain.

C'est à cette longue histoire de l'art qu'appartiennent les œuvres de l'exposition « Corps et âmes », avec la particularité de proposer un parcours dans lequel dialoguent les genres et les minorités, les visions d'artistes femmes et d'artistes africains-américains.

En 1969, la chorégraphe américaine Anna Halprin réunissait, pour la première fois dans l'histoire de la danse, des corps noirs et des corps blancs dans *Ceremony of us* (« Cérémonie du nous »). Cette pièce, élaborée à la suite des émeutes raciales de Watts (Los Angeles) défait les stéréotypes à la fois raciaux et sexuels, en faisant danser ensemble deux compagnies, l'une blanche, le San Francisco Dancer's Workshop, l'autre africaine-américaine, le Studio Watts Workshop.

Comme un écho à cette pièce, le parcours d'œuvres de « Corps et âmes » invite à suivre une chorégraphie où les corps, libérés des injonctions de la société et de tout carcan racial, témoignent des flux vitaux de la pensée et de la vie intérieure. Cet ensemble d'œuvres permet de prendre la mesure des systèmes d'oppression; de sentir les énergies d'émancipation des luttes des années 1960 pour les droits civiques, féministes et antimilitaristes; de communier avec ces esprits artistiques; et de se connecter à une dimension plus spirituelle qu'offrent ces altérités. L'art invite ici à une expérience engagée et humaniste de la prise de conscience du soi, et de la reconnaissance de l'autre dans sa différence.

02. Les axes pédagogiques

Focus sur Arthur Jafa



Arthur Jafa, *Monster*, 1988/2018. Épreuve gélatino-argentique montée sur aluminium, 169,7 × 120,7 cm. Pinault Collection.

L'œuvre d'Arthur Jafa (né en 1960) est incontournable pour aborder le concept de « blackness » : depuis plus de trente ans, l'artiste interroge la question de l'identité et de la culture africaines-américaines, à travers la vidéo, l'installation, la photographie et la sculpture, souvent par le biais des préjugés occidentaux, comme le suggère son auto-portrait photographique *Monster* (« Monstre », 1988/2018).

Ses références sont autant les images qui circulent dans les *mass media* et la pop culture que la musique jazz ou R'n'B. Par un travail de montage jouant des dissonances visuelles et de la « proximité affective » des images — qui n'est pas sans évoquer un solo de jazz —, mais aussi par l'usage de parallèles tant documentaires que mystiques, Arthur Jafa s'attache à montrer la souffrance de la communauté noire américaine. D'une certaine façon, sa démarche l'assimile à un collectionneur d'images, voire un archiviste de l'histoire et de la condition noires, révélant ainsi le racisme systémique des États-Unis en particulier et de l'Occident en général.

Les œuvres présentées à partir du 5 février à La Bourse de Commerce oscillent entre la culture du *zapping* et une forte poésie visuelle, entre allégorie et histoire; elles entrecroisent des personnes anonymes, des célébrités telles que Martin Luther King, Malcolm X, Angela Davis, Michael Jackson, Barack Obama, Beyoncé ou encore Serena Williams, avec des images de la nature quasi apocalyptiques (par exemple, la vidéo *AGHDRA*, 2021, présentée dans la Galerie 2) et de longues séquences musicales entrecoupées de voix de chanteurs (Aretha Franklin, Isaac Hayes, les Isley Brothers) ou de chœurs d'églises messianiques (par exemple, le film *akingdoncomethas*, 2018, présenté dans le Studio, au sous-sol du musée).

La vidéo emblématique présentée dans la Rotonde, *Love is the Message, the Message is Death* (« L'amour est le message, le message est la mort », 2016), montre une succession d'images hypnotiques, combinées au rythme de la chanson *Ultralight Beam* du rappeur Kanye West, faisant se rencontrer et se télescoper des figures d'enfants, de manifestants, de danseurs et sportifs, de fidèles en transe, mais aussi de victimes de violences raciales, et les icônes précédemment citées. La force du montage crée des associations qui font tomber les différences sociales, afin de mettre en lumière un destin commun, celui des Noirs aux États-Unis.

Au cœur de ce souffle unificateur, de ces luttes pour les droits civiques, mais aussi de ces exploits sportifs et artistiques, il y a le corps : en mouvement, menacé, en révolte. Entre ces évocations s'intercale, de façon cyclique, l'image d'un soleil. Les différents corps s'élèvent ainsi, symboliquement, aspirant à s'unir aux âmes, à un autre monde, voire revendiquant l'émergence d'un afrofuturisme. Ce mouvement de contre-culture noire apparu dans les années 1960 est à la fois un courant de pensée décoloniale et une esthétique de l'émancipation des Africains-descendants, touchant l'art, la musique et la littérature, par une appropriation de la technologie et de l'imagerie de la science-fiction.

Focus sur Ali Cherri



Ali Cherri, *L'Homme aux larmes*, 2024. Tête en pierre sculptée du 14^e-15^e siècle, argent patiné, plâtre, acier. Pinault Collection.
© Courtesy Ali Cherri et Galerie Imane Farès. Photo: Studio Ali Cherri.

Dans le passage, tout autour du cylindre de béton de la Bourse de Commerce, se trouvent 24 vitrines, qui font partie, depuis 1889, de l'histoire du bâtiment. C'était dans celles-ci que l'on exposait les produits qui s'échangeaient à la Bourse de Commerce de Paris à la fin du 19^e siècle.

Dans le cadre de l'exposition « Corps et âmes », Ali Cherri, artiste, cinéaste et sculpteur libanais, né en 1976, a investi les vitrines — dispositif muséal par excellence — et la circularité de la Bourse de Commerce. Pour son projet, l'artiste se réfère au cinéma et à ses vingt-quatre images par seconde qui fondent son illusion. Au nombre

de vingt-quatre, les vitrines permettent au bâtiment d'être envisagé comme un dispositif proto-cinématographique, un zootrope grandeur nature (jouet optique faisant défiler plusieurs images pour créer l'illusion du mouvement) que le visiteur anime par sa déambulation. Chaque vitrine devient un arrêt sur image et il faudrait tourner en rond très vite pour rembobiner la pellicule, afin de permettre à ces sculptures de s'animer.

Dans ces vitrines, nous retrouvons des sculptures et artefacts, mêlant trouvailles archéologiques et propres créations de l'artiste, qu'il arrange à la manière de tableaux vivants miniatures. Il redonne vie à des objets et fragments de différentes cultures et époques, nous ramenant parfois plusieurs millénaires en arrière, dans l'Égypte ancienne et l'Antiquité romaine.

Marqué personnellement par la guerre civile au Liban et aujourd'hui par les conflits persistants dans la région, l'artiste explique : « *Les greffes* que j'opère dans ma série de sculptures sont une forme de solidarité entre corps brisés, fragmentés, violents, qui, en se soudant, créent une communauté. ». Ces objets ressuscités ou survivants de passés tumultueux — yeux arrachés des sarcophages égyptiens ou fausses curiosités et copies d'après l'Antique —, rebuts que les musées n'ont pas jugés dignes d'être conservés, témoignent d'innombrables échanges, souvent liés à la violence et aux conflits. Les visiteurs sont mis face à un trafic culturel et sont invités à réfléchir aux manipulations d'artefact, ou d'autres actes tels le vandalisme.

Ali Cherri puise également son inspiration dans le film surréaliste *Le Sang d'un poète* de Jean Cocteau (1930) et dépose les phrases calligraphiées issues du scénario sur les fonds des vitrines. Dans ce film, un artiste indiscret, que Cocteau appelle « le poète », voit ses dessins s'animer et se confondre avec son propre corps, les sculptures parler et agir. Dans un demi-sommeil, il va s'abandonner à ces mondes parallèles et suivre ce que les œuvres d'art ont à lui dire. Cette thématique du demi-sommeil se retrouve également dans les œuvres présentées, à l'image des yeux — éveillés, endormis, anciens, actuels ou intemporels — qui sont des motifs récurrents dans les vitrines.

Si réparer le passé n'est pas toujours possible, réparer les artefacts délaissés et former avec eux de nouvelles images-fantômes l'est : Ali Cherri nous en montre vingt-quatre, et cela ne forme que la première seconde d'un film infini qui reste à écrire collectivement.

Corps couleurs, codes renversés

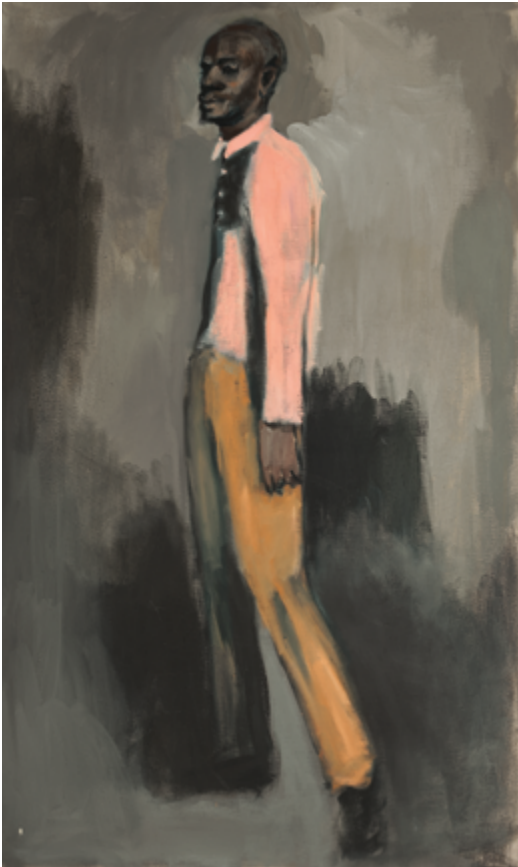
S'intéresser au corps et à sa représentation dans l'art conduit nécessairement à s'intéresser à l'histoire du regard et des idées. La question du modèle est centrale puisque, dès la Renaissance, elle place au cœur des arts visuels le corps des femmes, tout en fantasmant celui des Noirs, réduits à des fonctions accessoires, sinon symboliques, dans le récit, biblique ou mythologique, mis en scène par la peinture.

Au 19^e siècle, le corps de la femme noire devient doublement sujet de peinture avec l'orientalisme et l'élargissement de la palette aux couleurs de l'Orient et de l'Afrique: du désir exotique au désir sexuel en passant par l'image de la sauvagerie, les corps féminins et racisés ont subi l'emprise du regard et des préjugés des hommes blancs. Les artistes contemporaines Lynette Yiadom-Boakye et Deana Lawson s'en souviendront très probablement dans les portraits d'anonymes comme d'intimes que la première peint et que la seconde photographie.

Désormais, les études de genre et les études décoloniales examinent comment se sont forgées, dans la fabrique de l'Autre orchestrée par l'homme blanc, ces représentations des corps féminins ou noirs, souvent exposés dénudés, offerts au plaisir scopique du peintre et du collectionneur; mais aussi comment les artistes issus de ces minorités ont lutté pour la visibilité et la reconnaissance de leur travail. L'art contemporain, à contre-courant de la tradition, nous montre des corps de femmes et des corps racisés qui se réapproprient leur identité et leur histoire. Les modèles se font créateurs en renversant les codes de la peinture des grands maîtres.

Enfin, comme dans l'esthétique jazz, les peintres africains-américains s'approprient les formes de la tradition occidentale, mais s'en écartent radicalement dans leurs modes d'action. Ce langage plastique très élaboré, qui nécessite l'excellence technique, cherche à retranscrire l'état d'âme de l'interprète, qu'il soit musicien ou peintre, et fait du corps un outil performatif.

Comment représenter par la peinture les corps marginalisés ?
Comment échapper au poids de l'histoire et à celui des traditions artistiques ?



Lynette Yiadom-Boakye, *Highpower*, 2008.
Huile sur lin, 199,7 × 119,7 cm. Pinault Collection.
© Lynette Yiadom-Boakye.



Lynette Yiadom-Boakye, *Light of The Lit Wick*, 2017.
Huile sur lin, 202 × 132 × 6,5 cm (avec cadre). Pinault Collection.
© Lynette Yiadom-Boakye, Corvi-Mora (Londres)
et Jack Shainman (New York).

On reconnaît l'apport d'Édouard Manet dans les figures posées sur des fonds aux aplats monochromes de la peintre d'origine ghanéenne Lynette Yiadom-Boakye (née en 1977). Dans *Highpower* (2008), comme dans *Le Fifre* (1866), on retrouve le traitement par touches de couleurs qui, par un jeu d'épaisseurs et de contraste avec l'arrière-plan, donne matière au corps, tout en laissant une impression de planéité ou de « carte à jouer ». D'une certaine façon, Lynette Yiadom-Boakye assume l'héritage de cette peinture, tout en en détournant les codes. À la courtisane d'*Olympia* (1863) répondent ses hommes allongés (*Vigil for a Horseman*, 2017) ou sa danseuse qui s'élanche, son justaucorps blanc sublimant son corps (*Light of The Lit Wick*, 2017), comme un pied de nez à la blancheur immaculée du bouquet porté par la servante dans le tableau de Manet. La luminosité tirée d'un vêtement ou d'un regard (*No Pleasure From Machinery*, 2013) renforce l'aura et la présence de ces personnages mais aussi leur mystère.

Qui sont les modèles de la peinture ? Leur identité importe-t-elle dans la mesure où ils surgissent devant nous et s'imposent par leur présence ? L'absence de contextualisation (ni décor, ni repère temporel) suspend ces figures dans un espace irréel, indécis : elles existent comme une apparition, un souvenir, voire un hommage.

Comment le portrait et la représentation du corps permettent-ils au spectateur d'entrer dans l'intimité des personnes peintes ou photographiées ?



Deana Lawson, *Daenare*, 2019.
Impression pigmentaire, 186,7 x 145,4 cm.
© Deana Lawson et David Kordansky Gallery.



Richard Avedon, *William Casby, born in slavery, Algiers, Louisiana, March 24, 1963, 1963*.
Épreuve gélatino-argentique, 50,8 x 40,6 cm.
Pinault Collection.
© The Richard Avedon Foundation



Zanele Muholi, *Mfana, Philadelphia, 2019*.
Épreuve gélatino-argentique, 16 x 13 cm.
Pinault Collection. © Courtesy Zanele Muholi et Yancey Richardson, New York.

L'histoire familiale de l'états-unienne Deana Lawson (née en 1979) semble avoir déterminé sa pratique photographique: « Je sais que j'étais destinée à être une artiste avec un appareil photo », confiait-elle, dans une interview, à son ami l'artiste Arthur Jafa. Elle livre des autoportraits et des odalisques qui sont une réponse forte à la tradition occidentale du statut d'artiste et du modèle de femmes, blanches ou noires, représentées alanguies (*Daenare*, 2019). C'est bien une artiste noire qui, dorénavant, dicte les canons de beauté féminine dans une gradation de bruns (*Axis*, 2019, qui rejoue les Trois Grâces de l'Antiquité), tout en décidant des codes de la masculinité (*Barrington and Father*, 2021 ; *Kareem*, 2023).

La frontalité des figures, pour la plupart saisies dans leur intimité, contredit en quelque sorte l'élaboration que requiert le travail photographique à la chambre. Chez Deana Lawson, les images sont composées, mises en scène, tout en exposant, paradoxalement, avec une certaine brutalité leurs protagonistes. Les intérieurs qu'elle présente dévoilent un univers populaire fait de posters, de napperons, d'images religieuses, de rideaux jaunis et de murs abîmés. Pourtant, ces portraits en pied déclinent les visages de l'africanité, des États-Unis à l'Europe, des Caraïbes au Congo ou au Ghana. Deana Lawson enregistre les particularismes éclatés de la diaspora noire tout en les rassemblant dans une identité commune.

Les cadrages resserrés du photographe états-unien Richard Avedon (*William Casby, born in slavery, Algiers, Louisiana, March 24, 1963, 1963*) et de l'artiste sud-africaine Zanele Muholi (*Mfana, Philadelphia, 2019*) nous attirent à la surface de l'épiderme de leur sujet. La profondeur du noir happe notre regard, nous sommes saisis par ces individualités captées par la photographie. Leurs états d'âme sont perceptibles: le regard interrogateur de James Baldwin capté par Robert Frank, photographe suisse naturalisé américain, laisse percevoir la sensibilité de cet écrivain africain-américain militant contre les discriminations subies par les Noirs et les homosexuels aux États-Unis.

Comment les artistes représentent-ils les corps pour créer des paysages rêvés qui rassemblent et nous reconnectent les uns aux autres ?



Gideon Appah, *The Confidant*, 2021. Huile, acrylique sur toile, diptyque, 120 x 300 cm (chaque panneau). Pinault Collection. © Gideon Appah et Venus Over Manhattan. Photo: Zachary Fischman.

Le peintre ghanéen Gideon Appah (né en 1987) propose des visions sublimées de l'africanité ou plutôt d'une nouvelle humanité. C'est un univers onirique qu'il dépeint dans une palette chaude et douce, faite de roses, d'orangés et de bleus, évoquant le fauvisme (mouvement pictural du début du 20^e siècle qui élaborait les formes par la couleur et non par le dessin). Les compositions doivent autant à la sensualité de *Luxe, calme, volupté* (1904) de la période divisionniste d'Henri Matisse (mouvement pictural de la fin du 19^e siècle qui préconise l'application de petites tâches de couleur pure juxtaposées), qu'à la période tahitienne de Paul Gauguin. Gideon Appah s'inspire de *Femmes de Tahiti* (1891), d'*Arearea* (1892) ou du *Cheval blanc* (1898) pour disposer sur la toile des groupes de personnages autour desquels circule un air pacifié. Les artistes inventent d'autres corps, d'autres couleurs, d'autres espaces, dans lesquels se raconte une histoire décoloniale, pour fonder une communauté plus inclusive.

Corps en danse, corps en transe

Le corps est un matériau premier, essentiel, dont tout un chacun dispose. Il est vecteur de nos émotions, mais aussi support d'expression artistique et politique. Réunir les corps dans la danse, c'est bousculer les préjugés, faire circuler les énergies, rencontrer l'altérité. C'est aussi un moyen d'affirmer son identité, de l'ancrer au présent.

Dans de nombreuses sociétés à travers le monde, la danse est une expression ancestrale, codifiée, faite de gestes et de significations. Les Africains mis en esclavage sur le continent américain ont emporté de leurs terres d'origine des chants et des danses; bien que les Blancs les aient empêchés de perpétuer leurs langues et traditions en évitant de regrouper les ethnies. Les Africains-Américains ont inventé une musique (le blues et le jazz) et ont développé au fil du temps un répertoire de danses, que les compagnies internationales ont depuis intégré, notamment le jazz roots et le hip-hop. Cet apport musical et cette inventivité chorégraphique font débat dès les années 1930 avec le congrès *What Shall the Negro Dance About?* (que l'on peut traduire par « Sur quoi dansera le Noir? ») qui interroge cette rencontre entre la création africaine-américaine et sa réception: faut-il se conformer aux goûts de la critique blanche pour être reconnu et respecté, en adoptant le cliché du danseur athlétique? C'est dans la première moitié du 20^e siècle que les danses africaines-américaines apparaissent comme un élément fédérateur de la nation.

Si l'esclavage est aboli en 1865 après la Guerre de Sécession (1861-1865), la ségrégation raciale persiste durant un siècle dans les États du Sud, jusqu'à la reconnaissance des droits civiques des Noirs américains en 1954, puis le *Civil Rights Act* de 1968 qui signe la fin de toutes les lois et réglementations ségrégatives sur l'ensemble du pays. Le mouvement des droits civiques aux États-Unis se réfère d'abord aux luttes des Noirs américains pour obtenir l'égalité des droits pour tous les citoyens, quelles que soient leurs origines et leur couleur de peau, avant de s'étendre à d'autres minorités, celles des femmes et des communautés homosexuelles.

Comment les chorégraphes et performeurs font-ils du corps un matériau d'union et de réparation ?



Anna Halprin & Seth Hill, *Right On (Ceremony of Us)*, 1969, film en noir et blanc, 29 min. 58 sec, Berkeley Art Museum et Pacific Film Archive.

La danseuse et chorégraphe américaine Anna Halprin (1920-2021) déploie une expérience où les pas de danse sont conduits ensemble, et où les corps sont entremêlés dans *Ceremony of us* (« Cérémonie du nous », 1969). Envisageant l'art et la vie dans une même énergie, la chorégraphe américaine a su réunir au sein de cette performance Noirs et Blancs, femmes et hommes, amateurs et professionnels de la danse, en refusant les carcans gestuels traditionnels et en supprimant les normes chorégraphiques. Elle décide de rendre le public actif et participatif, de faire sortir les danseurs de la scène pour monter dans les gradins ou de les déshabiller.

Les performances chorégraphiques de l'artiste plasticienne africaine-américaine Senga Nengudi (née en 1943) participent aussi d'un renouveau de la mise en espace des corps : par le biais de collants en nylon portés par l'artiste et utilisés comme matériau de danse, le corps se transforme en matière mouvante, malléable, et en sculpture vivante.



Senga Nengudi, *R.S.V.P. Winter*, 1976, 1976-2003. Nylon, maille, pneu de vélo, ficelle, 91,44 x 66,04 x 26,06 cm. Pinault Collection.
© Courtesy Senga Nengudi, Thomas Erben Gallery, New York et Essex Street, New York.



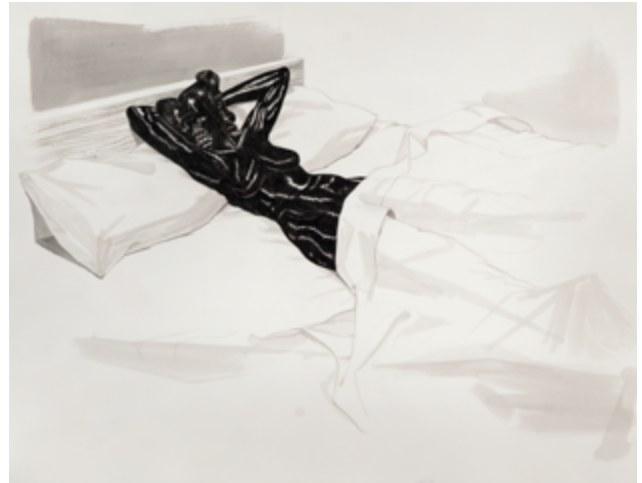
Anne Imhof, *Untitled*, 2022. Graphite sur papier. 41 x 31 cm, Pinault Collection. © Courtesy Anne Imhof, galerie Buchholz et Sprüth Magers. Photo Ben Westoby.

On retrouve dans les dessins au crayon de l'artiste plasticienne allemande Anne Imhof (née en 1978) cette idée d'une fusion des corps avec une attention accordée aux portés et aux jeux de mains. La rigidité des personnages qu'elle dessine a quelque chose de solennel. Ils évoquent parfois l'iconographie des Dépositions de croix (passage des Évangiles où le corps du Christ crucifié est détaché de la Croix), tandis que la disproportion des mains relie ces figures silencieuses aux images d'orants mésopotamiens, aux divinités des tombeaux étrusques et aux personnages de saints des châsses reliquaires du 11^e au 13^e siècle. Ici, le sacré entre dans l'espace chorégraphié.

**Que peuvent la danse et ses représentations pour parler d'exclusion,
de racisme mais aussi d'espoir ?**



Niki de Saint Phalle, *Nana noire*, 1965. Peinture, laine et tissu sur treillis métallique, 134 x 107 x 75 cm. Pinault Collection. © Niki Charitable Art Foundation, ADAGP, Paris, 2025.



Kerry James Marshall, *Untitled*, 2006. Crayon et encre sur papier, 116,84 x 152,4 cm (sans cadre). Pinault Collection. © Courtesy Kerry James Marshall et Jack Shainman Gallery, New York.

La *Nana noire* tout en rondeurs colorées de la plasticienne franco-américaine, naturalisée suisse, Niki de Saint Phalle (1930-2002) participe à ce cortège. Son personnage exécute une sorte de *shoulder freeze* (figure figée de hip-hop qui fait tenir en équilibre le corps sur une épaule, tandis que les jambes sont tenues en l'air écartées).

Les corps de femmes nues et allongées du peintre africain-américain Kerry James Marshall (né en 1955) oscillent entre l'odalisque pop et la danseuse de breakdance, une ambivalence qui souligne autant l'assimilation des codes de l'histoire de l'art mêlée de culture africaine-américaine, que le processus d'invisibilisation des corps noirs. On peut voir des similitudes avec les travaux des peintres Henri Matisse (1869-1954) et Tom Wesselmann (1931-2004) dans ces figures, exécutées au graphite et à l'encre, qui se présentent languissantes, seins nus ou fessier découvert, enveloppées d'un drap. L'une d'entre elles est vêtue telle une *flapper girl* (femme libérée et moderne des années 1920) ou une *pin up* sensuelle des années 1950. Un singulier mélange d'accessoires évoquent par leur étrange juxtaposition, autant un collage surréaliste qu'une identité composite (*Untitled [Exquisite Corpse Rollerblades]*, 2022).



Kerry James Marshall, *The Wonderful One*, 1986.
Fusain sur papier, 127 x 96,5 cm. Pinault Collection.
© Courtesy Kerry James Marshall / Photo Maxime Verret.

Le traitement de ces figures féminines, d'un noir intense rehaussé par endroits de hachures blanches, accentue le caractère sculptural de ces corps qui s'imposent au spectateur. La peinture *The Wonderful One* (1986) montre une figure noire sur fond blanc, inspiré du roman *The Invisible Man* (1952) de Ralph Ellison. Dans ses tableaux qui parlent de l'invisibilité de l'homme noir, Kerry James Marshall se réfère probablement au genre du *minstrel show*. Dans ces spectacles, des acteurs blancs se grimaient en Noir à l'aide de cirage (appelé *blackface*) et jouaient des sketches mettant en scène des personnages stéréotypés d'esclaves noirs, imitant des manières de parler, de danser et de chanter. Or, cette sorte de « commedia dell'arte » raciste deviendra un moyen de faire connaître la culture africaine-américaine dès l'abolition de l'esclavage: par le jeu du *blackface*, des acteurs noirs pourront gagner leur vie et faire de la performance chorégraphique et musicale un élément central du spectacle des futurs *musicals*.

Kerry James Marshall a vécu dans le quartier de Watts, à Los Angeles, où ont eu lieu les émeutes raciales de 1965, puis dans le quartier de South Central, près du siège des Black Panthers, mouvement de libération africain-américain, formé en Californie en 1966. L'artiste découvre les violences liées à la ségrégation raciale pendant cette période de lutte et de résistance, et s'engage pour la valorisation de la culture africaine-américaine.

Corps humain, corps divin

Des mains, noires et blanches, photographiées par Claude Cahun, Irving Penn et LaToya Ruby Frazier, se répondent, chorégraphiant l'espace. Entrer dans la danse, c'est entrer en communion avec l'Autre, c'est atteindre une *Ceremony of us* (« Cérémonie du nous »), pour reprendre le titre de la pièce d'Anna Halprin. À la manière des rites des antiques processions (manifestations pour vénérer les dieux dans le culte et la religion de la Rome antique) ou des bacchanales (fête religieuse célébrée en l'honneur du dieu Bacchus et associée à la danse), le corps nous connecte à la nature et au cosmos.

Que nous disent les artistes et les œuvres de cette connexion du corps au divin, à l'invisible?



Sherrie Levine, *Body Mask*, 2007. Bronze, 57,2 x 24,1 x 14,6 cm. Pinault Collection.
© Courtesy Sherrie Levine / Photo Ellen Page Wilson.



Constantin Brancusi, *La Muse endormie*, 1917-1922.
Épreuve gélatino-argentique, 17,5 x 23,5 cm. Pinault Collection
© Succession Brancusi. ADAGP, Paris, 2025.

Les artistes Ana Mendieta et Sherrie Levine, dans un dialogue avec le sculpteur Constantin Brancusi (1876-1957), nous invitent au commencement du monde : le corps féminin est synonyme de matrice (utérus), et l'ovale symbolise la naissance et la création. L'acte d'appropriation est le mode opératoire de l'artiste états-unienne Sherrie Levine (née en 1947). Avec la sculpture *Body Mask* (2007), elle détourne et reprend un objet sacré rattaché à un rituel initiatique de la culture Makondé, en Tanzanie, au cours duquel des hommes dansent parés de ce « masque ventre » de femme enceinte doté de seins qui dissimule leurs visages, pour favoriser la fertilité.

La forme de cette « sculpture masque » fait écho à la photographie de *La Muse endormie* (1917-1918), une sculpture en albâtre de Constantin Brancusi. Il s'agit d'un visage ovale, présenté couché, stylisé, comme le sont les têtes primitives des idoles cycladiques, attentivement observées par l'artiste roumain lors de ses visites au musée du Louvre. Ces petites figurines sculptées dans le marbre au 3^e millénaire avant notre ère, retrouvées dans des tombes des îles des Cyclades (Grèce), avaient une fonction funéraire, mais étaient aussi probablement liées à un rite de fertilité. Elles étaient dans tous les cas des objets symboliques pour accéder à l'au-delà ou communiquer avec des esprits.

Les vidéos poétiques de l'artiste cubaine Ana Mendieta (1948-1985) nous ramènent à la Terre-Mère, à une connexion au monde. Dans son film *Silueta Sangrieta* (1975) présenté au Salon, la silhouette du corps de l'artiste, creusée dans la terre puis remplie de liquide rouge, rappelle par sa forme élégante (bras levés, taille fine et hanches généreuses) les danseuses d'argile de l'Égypte antique de l'époque de Nagada (vers 3800 à 3500 avant notre ère). Dans *Butterfly* (1975), film présenté dans la Galerie 5 au deuxième étage du musée, son corps nu, paré d'ailes, en pleine métamorphose rappelle la danse serpentine de Loïe Fuller (1862-1928), dans laquelle la danseuse états-unienne apparaissait transcendée par la couleur et les mouvements des flots d'un voile dont elle sculptait et illuminait l'espace par sa gestuelle.



Ana Mendieta, *Silueta Sangrieta*, 1975. Film super 8 mm transféré sur support numérique haute définition, couleur, muet, 1 min. 51 sec.
© The Estate of Ana Mendieta Collection, LLC / Adagp, Paris.

Comment les artistes parviennent-ils à mettre en lumière, au travers leurs œuvres, la douleur, l'injustice et l'espoir des minorités ?



David Hammons, *Black Mohair Spirit*, 1971, pigment, ficelle, torons de balais, perles, plumes et ailes de papillons sur papier noir, 59 x 41,2 x 4 cm (avec cadre). Pinault Collection. © Adagp, Paris, 2024.

Par le biais de l'œuvre, le corps apparaît comme un territoire à respecter, car il est l'émanation d'une puissance créatrice, mystique ou artistique. Les empreintes et les douloureux fétiches de David Hammons (né en 1943), comme les reliques de Terry Adkins (1953-2014), tous deux états-unien, nous rappellent la dimension sacrée de ces objets, naturels ou façonnés, qui sont des supports ou des incarnations de puissances suprahumaines, doués de pouvoirs magiques dans les religions africaines. Les images et assemblages de David Hammons explorent la condition africaine-américaine; ce sont des reliques et, en tant que telles, elles possèdent une aura. Les premières, *A Cry From the Inside* (1969) et *Black Mohair Spirit* (1971), qui appartiennent à la série des « Body Prints » (« empreintes du corps »), sont des traces réalisées à partir d'empreintes du corps

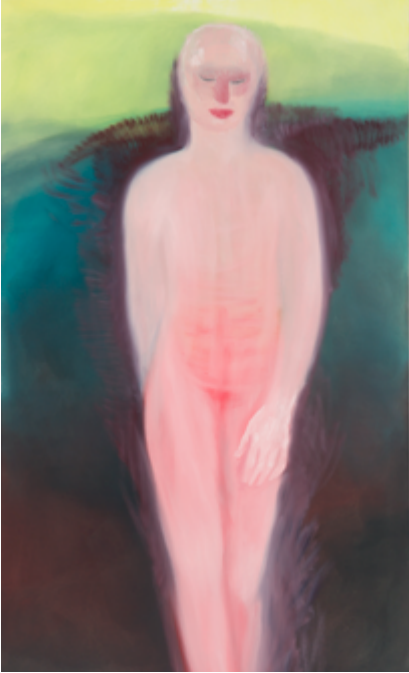
de l'artiste enduit de matière grasse et apposé sur le papier. La peau noire devient dès lors outil de représentation, de figuration, voire d'apparition, à la manière des « Anthropométries » de l'artiste français Yves Klein (1928-1962) ; les seconds, constitués d'objets récupérés (mèches de cheveux, chambres à air, ballons de basket dégonflés), sont véritablement des reliques — non dénuées de stéréotypes — d'un corps noir absent. Toutefois, tous ces matériaux, comme dans les rites des Africains-descendants, sont chargés d'une présence et d'une intention.



Terry Adkins, *Untitled (Leather Wall Piece)*, 2013. Cuir, 177,8 × 50,8 × 30,5 cm. Pinault Collection.

© The Estate of Terry Adkins, ADAGP, Paris, 2025. Courtesy the Estate of Terry Adkins et Paula Cooper Gallery, New York / Photo Steven Probert.

De quelle manière la musique, thématique traversant l'exposition, crée-t-elle un lien entre les humains et le spirituel ?



Miriam Cahn, *RITUAL: gehen'catwalk (unklar)*, 13.4.02, 2002. Huile sur toile, 168 x 95 cm. © Miriam Cahn. Pinault Collection. Photo: François Doury.

Les artistes nous font sentir l'esprit du divin au-delà même de notre enveloppe corporelle. Dans ce sens, la musique joue un rôle primordial. Lorna Simpson (née en 1960), par le biais de sa vidéo énigmatique et mélancolique présentée dans la Galerie 7, nous le rappelle: la musique connecte l'âme au corps, impulse le mouvement et l'élévation vers le spirituel. Il en va de même des expériences picturales de la Sud-Africaine Marlene Dumas (née en 1953) et de la Suisse Miriam Cahn (née en 1949) qui composent un cycle de formes évanescents, aux couleurs incandescentes, et pourtant directement empruntées aux icônes de l'histoire de l'art: ici, une Vénus de Cranach l'Ancien (1472-1553), là, une Ève de Jan van Eyck (1390-1441), mais aussi des arbres et des fleurs qui sont, pour Marlene Dumas, des portraits de la vie (*Einder (Horizon)*, 2007-2008). Ces figures en suspension sont la liaison entre le charnel, l'âme et l'invisible du monde.



Marlene Dumas, *Einder (Horizon)*, 2007-2008. Huile sur toile, 138 x 300 x 2,5 cm. Pinault Collection. © Marlene Dumas.

Conclusion

Corps de femmes, corps racisés, corps en mouvement et en transe participent à une chorégraphie qui fait résonner les histoires, intimes et universelles, douloureuses ou mystiques. Leur fière omniprésence force l'admiration et nous connecte à leurs auteurs et leurs modèles. Parce qu'il nous appartient et que nous le partageons avec le reste de l'humanité, le corps a ce pouvoir de captation et de relation. Il est aussi cette enveloppe fragile abritant l'âme. Invisible, mais constitutive de notre essence, comme l'est la musique, l'âme entre en vibration, se relie aux autres, apparaît et disparaît, fantomatique mais magique.

L'art a non seulement ce pouvoir révélateur d'incarner et de rendre visible, mais aussi de partager des émotions, de la souffrance à la joie, pour mieux les revivre et les faire entrer dans la ronde des expériences humaines, qui, toujours, réveillent les archétypes et les anciens rituels que les artistes ne cessent de réactualiser afin de mieux parler de notre présent.

03 Biographies

Terry Adkins

Né en 1876 à Washington et décédé en 2014 à New York (États-Unis) Terry Adkins a développé une pratique artistique à la croisée de la sculpture, de la musique *live* et de la vidéo, puisant ses références dans la sculpture moderniste et dans l'artisanat vernaculaire ou des traditions musicales du sud de l'Amérique. Adkins a réalisé des « portraits abstraits », sous forme de récitals, de personnages historiques importants pour les cultures de la diaspora africaine.

Gideon Appah

Né en 1987 à Accra (Ghana) Appah dédie ses œuvres à sa ville natale Accra, la capitale du Ghana. Celles-ci évoquent des scènes de la vie quotidienne et des espaces de rassemblement comme des salons de coiffure ou des ateliers de couture. Peignant sur des affiches, gravures, journaux, photographies et images de films trouvées et collées, l'artiste crée des mondes oniriques inspirés notamment par le fauvisme, et examinant les histoires personnelles, nationales et les mythologies locales.

Diane Arbus

Née en 1923 et décédée en 1971 à New York (États-Unis) Figure majeure de la photographie américaine du 20^e siècle, Diane Arbus exerce, avec son mari Allan Arbus (1918-2013), comme photographe de mode. Elle n'a toutefois jamais cessé de photographier ce qui l'entourait, s'attachant particulièrement à représenter des marginaux: prostituées, travestis, célébrités, personnes atteintes de troubles mentaux ou de difformités physiques.

Michael Armitage

Né en 1984 à Nairobi (Kenya) À travers ses dessins et ses peintures, Michael Armitage donne forme à des histoires réelles ou fantasmées qui s'enracinent dans le contexte sociopolitique de l'Afrique de l'Est. Ses vastes compositions combinent influences de la peinture occidentales du 19^e siècle, références directes à l'actualité politique kenyane et mythologies locales et traditions spirituelles dans lesquelles il a été élevé.

Richard Avedon

Né en 1923 à New York et décédé en 2004 à San Antonio (États-Unis) Richard Avedon, a acquis sa notoriété comme photographe de mode puis comme portraitiste de célébrités. Il dédie des séries aux anonymes et aux mis au ban de la société: patients d'un institut psychiatrique ou victimes des bombes incendiaires au napalm en pleine guerre du Vietnam, invoquant une dimension sociale et politique dans sa pratique.

Georg Baselitz

Né en 1938 à Deutschbaselitz (Allemagne) Né sous le régime nazi, le peintre et sculpteur allemand Georg Baselitz est une figure majeure du néo-expressionisme, qui a participé au renouvellement de la peinture allemande après la Seconde Guerre mondiale. Reversant les motifs de ses tableaux ou réalisant des œuvres en réaction aux traumatismes liés à l'histoire de son pays, il réalise une œuvre anticonformiste, transgressive, où la violence est à la fois formelle et symbolique.

Cecilia Bengolea

Née en 1979 à Buenos Aires (Argentine) Cecilia Bengolea s'est formée à la philosophie, l'histoire de l'art et l'anthropologie de la danse. Elle fonde la compagnie de danse Vlovajob Pru avec François Chaignaud et réalise plusieurs courts-métrages. Percevant la danse comme une pratique collaborative et libératrice, elle considère le mouvement comme un acte inventif et un moyen d'exorciser la violence et les traumatismes de la mémoire du corps, dans une dimension à la fois personnelle et collective.

Constantin Brancusi

Né en 1876 à Hobita (Roumanie) et décédé en 1957 à Paris (France) Constantin Brancusi est l'une des figures majeures de la sculpture du 20^e siècle. Proche de l'avant-garde parisienne, il n'adhère pourtant à aucun mouvement, portant un grand intérêt à la sculpture non occidentale et archaïque. Il réalise des sculptures simplifiées à l'extrême qui révèlent les qualités vitales et organiques du matériau. Aux frontières de l'abstraction, ses œuvres abordent des thèmes récurrents : le baiser, l'oiseau, la muse endormie.

Miriam Cahn

Née en 1949 à Bâle (Suisse) Miriam Cahn se forme au graphisme, puis s'en détourne pour le dessin. Qu'ils soient exécutés à la craie, sur les murs des galeries et dans l'espace public, ou au fusain, sur de grands cahiers posés au sol, ses premiers dessins de la fin des années 1970 manifestent une expression véhémente, violente, transgressive. L'artiste utilise aussi son propre corps comme matériau dans des performances vidéo. La notoriété acquise avec la présentation de son œuvre à l'évènement artistique la Documenta de Kassel de 1982 coïncide avec l'emploi systématique de la peinture à l'huile et en couleur qui devient alors sa pratique de prédilection.

Claude Cahun

Née en 1894 à Nantes (France) et décédée en 1954 à Saint-Héliier (Jersey) Claude Cahun (née Lucy Schwob) est une photographe, écrivaine surréaliste et activiste politique. Ses autoportraits, à la fois radicaux et énigmatiques, jouent avec des modèles sociaux et sexuels déterminés et font d'elle une personnalité hors du commun, profondément libertaire, en marge par rapport aux conventions de son époque. Avec un sens aigu de la performance et du travestissement, elle ne cesse de se réinventer sous l'objectif.

Ali Cherri

Né en 1976 à Beyrouth (Liban) Ayant grandi pendant la guerre civile au Liban, Ali Cherri vit désormais à Paris. Sculpteur et vidéaste, il explore les déphasages temporels entre des mondes anciens et des sociétés contemporaines, privilégiant une lecture incarnée des événements historiques où mémoires intime et collective s'enchevêtrent sensiblement. Ses travaux sur les liens entre archéologie, narration historique et patrimoine prennent leur source dans les procédés d'excavation, de délocalisation et de muséification des restes funéraires.

Peter Doig

Né en 1959 à Édimbourg (Écosse) Peter Doig grandit dans les Caraïbes et au Canada, avant de se former à Londres. Inspiré par le romantisme allemand, comme par des films d'horreur et la culture populaire, Doig peint des lieux indomptés, traversés de traces laissées par l'être humain : habitations, canoës, silhouettes... Avec un vocabulaire qui lui est propre, il peint d'après une réalité altérée par la photographie et attribue à ses toiles un caractère énigmatique sous des traits presque naïfs.

Marlene Dumas

Née en 1953 au Cap (Afrique du Sud)
Marlene Dumas vit aux Pays-Bas.
Dans son œuvre, elle s'attache à représenter la figure humaine dans ce qu'elle a de plus nu. Ses portraits, à l'huile ou à l'encre, montrent des personnages écartelés entre le désespoir et l'extase, la mort et l'amour de la beauté. L'art de Marlene Dumas traite de sujets sensibles et de questions sociales et culturelles telle que la ségrégation raciale.

Robert Frank

Né en 1924 à Zurich (Suisse) et décédé en 2019 à Inverness (Canada)
Issu d'une famille juive allemande réfugiée en Suisse pour échapper au régime nazi, Robert Frank émigre aux États-Unis en 1947, où il travaille dans la photographie de mode. Profondément inspiré par la photographie documentaire américaine et le photojournalisme, il publie en 1958 *Les Américains*, un livre qui dresse un portrait nuancé de l'Amérique et de sa population, vues à travers les yeux d'un étranger.

LaToya Ruby Frazier

Née en 1982 à Braddock (États-Unis)
LaToya Ruby Frazier photographie sa propre famille, qui subit directement les conséquences de la désindustrialisation de sa ville natale en Pennsylvanie et du capitalisme racial — les populations racisées étant aussi les plus précaires. En prise avec les réalités sociales, politiques et économiques, elle développe une pratique photographique à la fois personnelle et militante. Son œuvre traite de la désindustrialisation, de la justice environnementale, de l'inégalité d'accès aux soins et des discriminations raciales.

Philip Guston

Né en 1933 à Montréal (Canada) et décédé en 1980 à New York (États-Unis)
Philip Guston grandit à Los Angeles dans une famille d'émigrés juifs ukrainiens. Peintre et dessinateur, il est considéré comme l'un des fondateurs de l'expressionnisme abstrait — mouvement de l'avant-garde artistique new-yorkaise de l'après-guerre. Son œuvre est marquée par son engagement politique, comme en témoignent son combat contre l'organisation suprématiste blanche américaine du Ku Klux Klan et ses caricatures politiques, visant en particulier le président Richard Nixon.

Anna Halprin

Née en 1920 dans l'Illinois et décédée en 2021 en Californie (États-Unis)
Anna Halprin est une danseuse et chorégraphe qui joua un rôle central dans la naissance de la *postmodern dance* aux États-Unis. Sa méthode d'improvisation fondée sur la « chorégraphie organique », comme son recours à des partitions réactivables par d'autres et l'implication du public dans ses chorégraphies, sont des innovations radicales. Elle crée en 1955 le *San Francisco Dancers Workshop*, et engage un « travail communautaire » marqué par des prises de position politiques contre la guerre du Vietnam et la ségrégation raciale aux États-Unis.

David Hammons

Né dans l'Illinois (États-Unis) en 1943
Figure éminente de l'art africain-américain, David Hammons fait de la question raciale et de sa propre identité les sujets essentiels de son œuvre. Son processus créatif s'appuie beaucoup sur l'improvisation, dans la lignée des grands musiciens de jazz et de *free jazz*. L'artiste accumule des matériaux abandonnés, souvent trouvés dans la rue : débris de métaux et de bois, cheveux, cigarettes, paniers de basket, pierres, tissus, et les élève au rang d'objets d'art. Hammons revendique l'effacement pour signature.

Duane Hanson

Né en 1925 dans le Minnesota et décédé en 1996 en Floride (États-Unis) Duane Hanson réalise des sculptures figuratives représentant l'*American way of life* et s'impose comme le chef de file de l'hyperréalisme. Ses personnages de résine et de fibre de verre moulés d'après modèles vivants, d'un réalisme saisissant, constituent de véritables portraits psychologiques et sociaux. Loin de glorifier le modèle de société américain, l'artiste s'attache, au contraire, à en dévoiler la face sombre en représentant les laissés-pour-compte.

Anne Imhof

Née en 1978 à Giessen (Allemagne de l'Ouest) Anne Imhof se forme à la Städelschule à Francfort, où elle fréquente assidument la scène musicale et nocturne de la ville. Entrecroisant des thèmes comme la fuite du temps, le rapport à l'espace et la dualité entre vivant et inerte, la radicalité de son œuvre plurielle (performance, musique, sculpture, peinture) s'emploie à souligner l'intensité et la fugacité du monde contemporain.

Arthur Jafa

Né en 1960 à Tupelo dans le Mississippi (États-Unis) Photographe et cinéaste installé à Los Angeles, Arthur Jafa inscrit son travail au sein de la *blackness* qui revendique une identité culturelle africaine-américaine à part entière, dans laquelle les traumas de l'esclavage et de la ségrégation continuent de produire leurs effets. S'il s'intéresse à la musique, il s'exprime principalement au travers des arts visuels et notamment de la vidéo, développant des stratégies visuelles inspirées du collage et du montage, aspirant à représenter l'expérience noire dans sa multiplicité et sa complexité.

William Kentridge

Né en 1955 à Johannesburg (Afrique du Sud) William Kentridge est dessinateur et réalisateur de films d'animation, mais également metteur en scène pour le théâtre et l'opéra. Ancrée dans le contexte socio-politique de l'Afrique du Sud, il questionne dans son œuvre pluridisciplinaire la mémoire coloniale et postcoloniale, l'héritage de l'apartheid et plus largement les conflits politiques contemporains. Sa pratique du dessin tourne autour des notions d'effacement, de jeu et d'incertitude, dont la rapidité et la rugosité permettent de conserver l'image dans une forme d'ambiguïté et de polysémie.

Deana Lawson

Née en 1979 à Rochester (États-Unis) Deana Lawson s'intéresse très tôt aux conditions sociales de la diaspora africaine et de la communauté africaine-américaine. Empruntant aussi bien à l'esthétique documentaire qu'à la photographie vernaculaire, ses œuvres se caractérisent par une mise en scène méticuleuse où interagissent des modèles, souvent nus ou dévêtus, qu'elle invite à poser. À travers ces mises en scène soigneusement étudiées et cette apparente intimité où la nudité joue un rôle central, Deana Lawson confronte le spectateur à une vision complexe de l'identité noire.

Sherrie Levine

Née en 1947 en Pennsylvanie (États-Unis) Sherrie Levine est une artiste conceptuelle qui fut l'une des figures majeures de la *Pictures Generation*. Depuis les années 80, elle inspecte et s'approprie des photographies, des tableaux ou des sculptures modernes parmi les plus connus, afin de remettre en question les fondamentaux de l'histoire de l'art: l'unicité, l'authenticité et l'originalité. En s'appropriant les œuvres d'artistes masculins, elle est aussi l'une des pionnières de la critique féministe et son œuvre ne cesse de questionner la place du genre au sein du monde de l'art.

Man Ray

Né en 1890 à Philadelphie (États-Unis) et décédé en 1976 à Paris (France) Photographiste renommé, peintre et réalisateur de cinéma, Man Ray favorise dans ses œuvres l'expérimentation et la recherche de nouveaux procédés photographiques: couplages de positifs et de négatifs, manipulations de surfaces optiques, solarisations et rayogrammes. Se définissant comme un « fautographe », il détourne la photographie de ses fonctions originelles — à savoir représenter fidèlement la réalité — pour la mettre au service de son imagination.

Kerry James Marshall

Né en 1955 en Alabama (États-Unis) Figure majeure de la peinture africain-américaine, Kerry James Marshall grandit à Los Angeles, où il est témoin des émeutes de Watts de l'été 1965. En choisissant de peindre en grands formats des personnages noirs, il donne à leurs corps une place dans l'histoire de l'art. Prenant à la lettre l'application d'un unique adjectif, « noir », à des carnations plurielles, il accentue la noirceur des peaux par des pigments magnifiant, dans des scènes aux riches couleurs, la beauté noire.

Ana Mendieta

Née en 1948 à La Havane (Cuba) et décédée en 1985 à New York (États-Unis) Ana Mendieta est une artiste et pionnière dont la carrière et la réflexion féministe et décoloniale ont marqué l'histoire de l'art. Émigrée aux États-Unis, Ana Mendieta développe un langage sculptural inédit, nourri de ses recherches sur les mythes originels et l'art rupestre, inscrivant son œuvre dans la poursuite de traditions ancestrales et des rituels magiques. Dans ses films, elle explore les relations que son corps entretient avec la nature, à la croisée de la sculpture et de la performance.

Zanele Muholi

Né-e en 1972 à Durban (Afrique du Sud) Zanele Muholi est un-e photographe et activiste visuel-le queer. Son travail remet en question les représentations stéréotypées à travers la pratique du portrait et de l'autoportrait: les participant-e-s lesbiennes, gays, bixuel-le-s, transgenres, queer et intersexes noir-e-s de ses photographies, encore largement discriminé-e-s pour leur genre ou leur orientation sexuelle, s'affirment face aux préjugés, à l'intolérance et souvent à la violence, et participent à créer une archive collective de ces identités.

Senga Nengudi

Née en 1943 à Chicago (États-Unis) Senga Nengudi grandit entre Los Angeles et Pasadena, où elle étudie les arts visuels et la danse, avant de s'installer à New York. Combinant la sculpture, la danse et la performance, elle réalise ses œuvres à partir d'objets trouvés, souvent des bas nylons qu'elle a elle-même portés, reflétant parfaitement l'élasticité du corps féminin. Elle explore, avec sensualité et vulnérabilité, des sujets tels que l'identité raciale, l'esclavage, le genre et le corps féminin.

Antonio Obá

Né en 1983 à Brasilia (Brésil) Antonio Obá est un peintre dont la pratique s'imprègne de l'univers religieux et mystique brésilien et qui explore la notion de construction identitaire de la culture brésilienne. Ses installations sont composées d'*ex-voto* — objets offerts au divin — auxquels l'artiste ajoute des éléments organiques animaux ou des débris à forte charge symbolique. Il utilise aussi son corps comme tampon qu'il appose sur des toiles: le transformant en objet signifiant, il dote ainsi son corps d'une puissance politique qui interroge la place des Noirs et l'expérience du racisme dans la société brésilienne.

Irving Penn

Né en 1917 dans le New Jersey et décédé en 2009 à New York (États-Unis) Irving Penn a appris la photographie en travaillant pour des magazines de mode. Réalisant essentiellement ses œuvres en studio, il s'attache à recréer un décor épuré en façonnant une « zone neutre » (simple fond de toile ou de papier blanc) qui établit un cadre spatial décontextualisant où la présence physique de ses modèles se fait d'autant plus sensible. Au début des années 1970, le photographe débute des recherches plus personnelles et réalise des natures mortes florales qu'il sublime dans des tirages au caractère dépouillé et minimaliste.

Robin Rhode

Né en 1976 au Cap (Afrique du Sud) Vivant à Berlin (Allemagne), Robin Rhode a développé un ensemble d'œuvres fondées sur des interventions éphémères mêlant performance, dessin et film, et partageant une esthétique commune avec la culture hip-hop. Il dessine des décors et des objets au fusain ou à la craie, avec lesquels des personnages (souvent lui-même) interagissent dans de courts films. À travers sa pratique socialement engagée, Robin Rhode investit le paysage urbain par des interventions visuelles, avec pour ambition de transformer à la fois les paysages et les communautés.

Auguste Rodin

Né en 1840 à Paris et décédé en 1917 à Meudon (France) Père de la sculpture moderne, il a exercé une grande influence dans l'art moderne occidental en légitimant le non-fini et la présence du geste de l'artiste. Ses sculptures laissent apparaître la matière brute, les traces des outils ainsi que les coulures et les coupures du moules. Il saisit les mouvements naturels de ses modèles et déjoue la rigidité du médium en donnant vie à ses sculptures à partir de la matière : la figure gagne en liberté, en mouvement.

Niki de Saint Phalle

Née en 1930 à Neuilly-sur-Seine (France) et décédée en 2002 à La Jolla (États-Unis) Élevée en France, puis à New York, Niki de Saint Phalle débute en tant qu'artiste expérimentale à Paris. Ses assemblages en plâtre et ses peintures éclatés par des tirs de carabine (« Tirs ») alertent l'avant-garde artistique de l'époque. En 1965, à New York, elle commence la série des « Nanas ». Défiant le regard et le goût établi, elle fait de ces sculptures-corps monumentales des personnages puissants et libres, liberté qu'elle n'a jamais cessé de poursuivre tout au long de sa vie.

Mira Schor

Née en 1950 à New York (États-Unis) Mira Schor est connue pour sa pratique de la peinture et ses contributions à l'histoire de l'art féministe. Ses recherches, portées par des préoccupations philosophiques, existentielles et politiques, associent le « plaisir visuel » à l'art pictural au travers d'œuvres ancrées dans sa vie intérieure, qui renforcent son intérêt pour la narration et l'autobiographie. Ses œuvres traitent de la représentation du corps et du langage dans le dessin et la peinture et de l'appropriation et de la subjectivation du corps de la femme.

Lorna Simpson

Née en 1960 à Brooklyn (États-Unis) Lorna Simpson est une photographe et vidéaste dont l'œuvre protéiforme s'attache à démanteler les systèmes de représentation traditionnels. Par le biais de collages, de montages, et de photographies d'archive, elle juxtapose divers registres d'images avec des fragments de textes, soulevant des questionnements sur la relation entre l'image et l'écriture, sur la construction de soi et les discours sur la race et le genre.

Wolfgang Tillmans

Né en 1968 à Remscheid
(Allemagne de l'Ouest)

Wolfgang Tillmans est un photographe dont le corpus regroupe une multitude de sujets mêlant relations humaines, fragments de nature et moments de vulnérabilité. Homosexuel et séropositif, il milite pour l'accès au logement, les luttes antiracistes et les droits de la communauté LGBTQIA+. Également musicien, il collabore avec plusieurs revues de mode et se fait connaître pour ses photographies de la culture rave et de la génération *post-punk*.

Kudzanai-Violet Hwami

Née en 1993 dans le district
de Gutu (Zimbabwe)

Ayant grandi en Afrique du Sud avant de s'installer à Londres, la peintre Kudzanai-Violet Hwami révèle une vision de l'Afrique australe nourrie par ses expériences de déplacements propre à la diaspora. Ses tableaux sont des portraits de sa famille proche et élargie sur lesquels elle rassemble des fragments visuels (images en ligne et photographies personnelles). Son travail interroge la représentation des corps noirs à la croisée d'une réflexion sur la race, le genre, la sexualité et la spiritualité.

Kara Walker

Née en 1969 en Californie (États-Unis)

Installée à New York, Kara Walker est une artiste célèbre pour ses silhouettes en papier découpé représentant des récits historiques hantés par la sexualité, la violence et l'asservissement.

Au travers d'images volontairement violentes à caractère sexuel, son œuvre expose les traumatismes physiques et psychologiques liés à l'héritage de l'esclavage, particulièrement dans le Sud des États-Unis.

Lynette Yiadom-Boakye

Née en 1977 à Londres (Royaume-Uni)

Lynette Yiadom-Boakye est une peintre et écrivaine britannique, née de parents ghanéens. Elle réalise principalement des portraits fictifs : peints à la manière d'Édouard Manet ou d'Edgar Degas, les personnages émergent d'un fond généralement sombre. Détachés du temps et de l'espace, ils semblent enveloppés d'un certain mystère, malgré leur expressivité. Lynette Yiadom-Boakye attache une grande importance à la représentation des communautés africaines et diasporiques en portant leur cause devant des institutions qui les ont longtemps ignorées.

04 Ressources pédagogiques

Les ressources en ligne

Des ressources pédagogiques sont à disposition pour préparer au mieux votre visite, mais aussi pour la prolonger et poursuivre la réflexion engagée suite à la découverte du lieu et des expositions.

Retrouvez l'ensemble des ressources sur le site internet de la Bourse de Commerce: www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce, et sur la page dédiée au public « Éducation » : www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce/publics/education

Les outils de médiation digitale

L'app en ligne, gratuite et sans téléchargement, est une application d'aide à la visite qui propose des pistes sonores pour tout savoir de l'histoire de la Bourse de Commerce ainsi que des audio commentaires autour des expositions, accessibles via le lien : visite.boursedecommerce.fr

Aborder les œuvres autrement avec le parcours audio

Nous vous invitons à parcourir l'exposition, guidés par les voix de :

Emma Lavigne, conservatrice générale, directrice générale de la Collection Pinault
Nicolas-Xavier Ferrand, chargé de recherches auprès de la collection, Pinault Collection
Jean-Marie Gallais, commissaire du projet d'exposition « 24 fantômes par seconde » d'Ali Cherri, conservateur, Pinault Collection

Matthieu Humery, commissaire du projet d'exposition « Rivière noire » d'Arthur Jafa et « Images » de Deana Lawson

Ali Cherri, artiste



Aborder les artistes autrement avec les podcasts

Coproduite par la Bourse de Commerce – Pinault Collection et Binge Audio, la série de podcasts intitulée « Ça a commencé comme ça » retrace le parcours de grands artistes contemporains. À travers 20 minutes d'immersion sonore par épisode, voyagez auprès des artistes, de leurs œuvres, des époques et moments clé de leurs vies.

Podcasts en lien avec l'exposition « Corps et âmes » : **Arthur Jafa, Niki de Saint Phalle, Georg Baselitz et Miriam Cahn**, à retrouver sur : <https://lnk.to/C17SZkmb>.

05 Nous avons hâte de vous accueillir

LES VISITES GUIDÉES « ÉDUCATION »

Les grandes thématiques traversant les expositions sont abordées par les médiateurs-conférenciers lors de visites guidées favorisant une participation active du groupe.

D'une durée de 1h15, elles s'adressent aux publics du champ scolaire ou étudiant comme aux groupes du champ social ou en situation de handicap. Conçues en regard des objectifs pédagogiques de l'Éducation nationale, elles peuvent être adaptées à chaque niveau et à chaque classe d'âge, depuis la maternelle (3-6 ans), la primaire (6-11 ans), le collège (11-14 ans), le lycée (15-18 ans) jusqu'à l'enseignement supérieur.

L'Archi-visite Vue de l'extérieur, dessinant un cercle parfait, unique dans le paysage parisien, la Bourse de Commerce est un « ovni architectural ». Décollage immédiat : cette visite vous propose un étonnant voyage à travers les cinq siècles d'histoire et de transformations architecturales du bâtiment. Découvrez « le palais de la reine », « le garde-manger de la ville », « le magasin mondial », « le musée d'art contemporain » et observez tous les éléments qui composent cette architecture singulière.

Le Tour des expositions Peintures, sculptures, vidéos, photographies, installations sonores et visuelles : s'intéressant aux œuvres qui font déjà l'histoire de l'art contemporain comme aux artistes les plus émergents, la Collection Pinault offre un regard sur l'art de notre temps. Cette visite guidée vous invite à faire le tour des expositions du moment et vous propose, en pratiquant l'observation active, de partager votre expérience face aux œuvres.

On est où ? D'où viennent les œuvres d'art ? Qui choisit de les exposer ? Comment les installe-t-on ? Qu'est-ce qu'un cartel ? Une visite pour répondre à toutes ces questions et entrevoir le fonctionnement d'un musée.

La visite contée (3-5 ans) Cette visite contée propose un éveil à l'art en suivant le fil d'un récit amusant tout en rythme. Suivez l'histoire d'Ombre, une jeune ombre pleine de curiosité qui part à l'aventure au cœur de l'exposition « Corps et âmes ».

LES ATELIERS « ÉDUCATION »

Conçus en lien avec les expositions, les ateliers invitent les jeunes visiteurs à explorer la création contemporaine par le regard et la pratique. D'une durée de 1h30, ces ateliers s'adressent aux groupes d'enfants de 6 à 12 ans, du champ scolaire comme du champ social et de l'accessibilité.

L'atelier « Archi » (1h30) « L'archi donne le tournis »
Cet atelier propose aux enfants de découvrir l'architecture de la Bourse de Commerce à travers leurs sensations physiques, sonores ou visuelles. Après une visite ludique abordant le bâtiment sous le prisme de leurs ressentis et de leurs émotions, les enfants réaliseront une petite maquette comme une boîte à trésors ou à souvenirs, donnant forme à leur expérience au musée.

L'atelier « Expo » (1h30) « Émotions, images... Action ! »
S'appuyant sur une observation active des œuvres de l'artiste Georg Baselitz, cet atelier invite les enfants à déposer leurs émotions sur papier et à donner vie à leurs créations grâce à la fabrication d'un jouet optique, dévoilant la magie des images en mouvement !

LES TARIFS DES GROUPES ÉDUCATION

	Accompagnés par un médiateur-conférencier				En autonomie	
	Visite guidée		Atelier		Visite libre	
	Nb max participants*	Tarif	Nb max participants	Tarif	Nb max participants	Tarif
Scolaires	35	75€	25	100€	35	30€
Étudiants	35	75€			35	30€
Champ social	20	35€	20	50€	20	15€
Accessibilité	20	35€	20	50€	20	gratuit

*Accompagnateurs compris. Les audiophones, à partir du collège, sont inclus dans le prix de la visite.

INFORMATIONS PRATIQUES

Ouverture

Du lundi au dimanche jusqu'à 19h
Nocturne le vendredi jusqu'à 21h
Le premier samedi du mois, nocturne gratuite de 17h à 21h
Fermeture le mardi et le 1^{er} mai.

Horaires pour les groupes éducatifs

Les groupes sont accueillis toute la semaine aux horaires d'ouverture au public, et des matinées (9h-11h) leur sont réservées pour des conditions de visite privilégiées.

Comment réserver?

En ligne, par carte bancaire, sur billetterie-groupes.pinaultcollection.com

- 1) Choisissez la visite souhaitée
- 2) Sélectionnez la date et l'horaire de votre visite
- 3) Choisissez la thématique
- 4) Renseignez les informations du groupe
- 5) Sélectionnez le forfait/les frais de réservation et le nombre prévu de participants
- 6) Connectez-vous ou créez-vous un compte professionnel
- 7) Procédez au paiement par carte bancaire en ligne

Vous pouvez accéder à votre réservation et imprimer vos billets à tout moment dans votre compte professionnel.

Par téléphone au +33 (0)1 55 04 60 70, pour régler par carte bancaire, chèque, virement ou mandat administratif

Consultez nos Conditions générales de vente:

<https://www.pinaultcollection.com/fr/boursedecommerce/cgvgroupes>

Retrouvez nos offres éducatives sur la plateforme ADAGE.



Contactez-nous

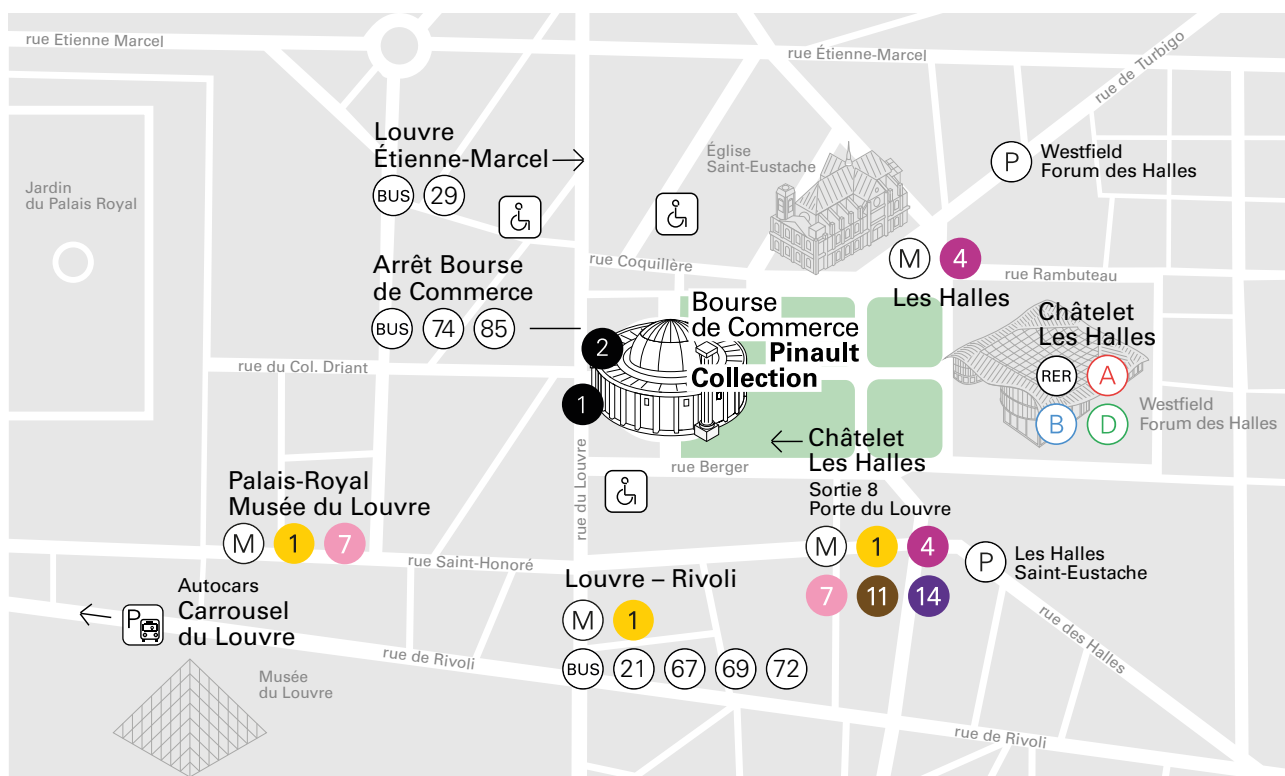
Par mail à groupes@pinaultcollection.com

Par téléphone au +33 (0)1 55 04 60 70 (du lundi au vendredi de 10h à 17h)

VENIR AU MUSÉE

Accès

La Bourse de Commerce se situe au 2 rue de Viarmes, 75001 Paris.



1 Information-Tickets 2 Entrée principale / Main entrance

Modalités d'arrivée des groupes éducatifs

Pour encadrer la visite de groupes Éducation, la Bourse de Commerce demande l'assistance minimum :

- d'un accompagnateur pour 8 élèves pour les classes de maternelle ;
- d'un accompagnateur pour 15 élèves pour les classes élémentaires ou centres de loisirs ;
- de deux accompagnateurs pour 30 élèves pour les classes de collège ;
- d'un accompagnateur pour 30 élèves pour les classes de lycée et étudiants.

Avant votre visite, nous vous prions d'imprimer ou de télécharger vos billets disponibles depuis votre compte professionnel.

Le jour de votre visite :

Nous vous remercions de vous présenter sur place 15 minutes avant l'horaire de début de visite.

- Si vous avez réservé une visite libre et que vous souhaitez acheter les billets manquants pour les membres de votre groupe, rendez-vous à l'Information-Tickets, notre espace d'accueil et de billetterie situé en face de l'entrée du musée, au 40 rue du Louvre.
- Empruntez la file prioritaire pour accéder au musée, présentez les billets des membres de votre groupe, puis rendez-vous à l'Accueil des groupes au sous-sol -2 pour commencer votre visite.



En 2024, la Bourse de Commerce a obtenu le label Tourisme & Handicap attribué aux professionnels du tourisme s'engageant dans une démarche ciblée sur l'accessibilité pour tous.

2, rue de Viarmes
75001 Paris

Ouverture du lundi au dimanche de 11h à 19h
Fermeture le mardi
Nocturne jusqu'à 21h le vendredi

t 01 55 04 60 60
info.boursedecommerce@pinaultcollection.com

pinaultcollection.com

